

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 26

Artikel: L'allemand et lè megnattès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

guit. Cela est prouvé par la statistique. Eh bien ! je suis convaincu que, si l'on se marie moins, c'est parce que l'on danse moins. Considérez ceci d'abord que, savoir bien, très bien danser, c'est, pour un jeune homme agréable, mais sans fortune, une véritable situation dans le monde. Un de mes élèves a fait dernièrement un mariage admirable. C'était un garçon très ordinaire, qui avait essayé de tout et n'avait réussi à rien ; mais c'était un valseur de premier ordre et il a enlevé deux millions à la force du poignet. Oui, deux millions... et deux millions liquides, une orpheline, ni père ni mère, tout ce qu'on peut rêver. Il vous a empoigné cette jeune personne... elle était très grasse... Eh bien ! elle se sentait comme une plume entre ses mains. Elle ne pensait plus qu'à une chose : valser avec lui. Elle était comme folle. Enfin elle a refusé des marquis, des comtes, des millionnaires. Elle ne voulait que lui... Elle l'a eu, et il était sans le sou.

Il y a un intérêt de l'Etat dans les mariages d'inclination, qui font épouser une jeune fille riche par un jeune homme pauvre, ou un jeune homme riche par une jeune fille pauvre. Ça remue l'argent, ça l'empêche de rester à la même place, ça fait circuler les capitaux. Eh bien ! les trois quarts des mariages d'inclination se faisaient autrefois par la danse. Maintenant on a de courtes entrevues dans les salons, dans les musées, à l'Opéra. On cause, c'est très bien ; mais, causer, ça ne suffit pas... C'est quelque chose, l'esprit ; ça n'est pas tout. Un tour de valse fournit bien des renseignements que la conversation ne donne pas. Les couturières aujourd'hui sont très habiles. Elles savent faire ressortir ceci et faire rentrer cela ; elles redressent les tailles incorrectes ; elles donnent aux maigres de l'ampleur et de la rondité ; elles vous fabriquent des hanches, des épaules, de tout enfin... on ne sait plus à quoi s'en tenir... La science a fait de tels progrès ! Beaucoup de gens peuvent être trompés, mais un danseur exercé, jamais ! Un valseur qui a du tact sait se rendre très exactement compte de la réalité des choses, tout en restant parfaitement convenable, parfaitement réservé.

Mon Dieu ! tenez, moi, par exemple, c'est à la valse que j'ai dû mon bonheur. Ma femme n'était pas encore ma femme. Je tournais autour d'elle, mais j'hésitais. Elle me paraissait maigre... et dame !... je vous l'avoue, épouser une maigre, ça n'entraînait pas dans mes idées.

J'hésitais donc, quand voilà qu'un soir, à la noce d'un de mes amis, on organisa un petit bal. J'invite pour la première valse celle qui devait être la compagne de ma vie. Je me sens tout de suite dans la main une taille délicieuse, une de ces tailles à la fois pleines et fondantes... et, tout en valsant, transporté, je me disais : « C'est une fausse maigre ! c'est une fausse maigre ! » Je l'ai reconduite à sa place, après la valse, et je suis allé tout de suite demander sa main à sa mère, qui me l'a accordée. Depuis quatorze ans, je suis le plus heureux des hommes... et je n'aurais peut-être pas fait ce mariage-là si je n'avais pas su valser. Voyez-vous les conséquences d'un tour de valse ?

Ce n'est pas tout. Grâce à la danse, on ne se rend

pas seulement compte des agréments d'une personne ; on peut encore, par un tour de valse rondement mené, faire passer à une demoiselle une sorte de petit examen sur sa santé, sur sa constitution.

Je me trouvais un soir au café. Deux habitués causaient tout près de moi. L'un de ces messieurs était un de mes anciens élèves. J'ai eu tant d'élèves ! Sans le vouloir j'entendais des bribes de la conversation, et ces deux phrases frappèrent mon oreille : « Eh ! bien te décides-tu ? — Mon Dieu, répondait mon élève, je la trouve bien gentille ; mais on dit qu'elle est faible de la poitrine. »

Alors, j'ai fait une chose en dehors de mon caractère. J'ai demandé pardon d'avoir entendu, malgré moi, et j'ai dit à mon ancien élève : « Je crois deviner qu'il s'agit d'un mariage. Voulez-vous m'autoriser à vous donner un conseil, un conseil tiré de l'exercice de ma profession ? Permet-on la valse à cette jeune personne ? »

Mon élève me répondit : « On la lui permet. — Eh, bien, alors, monsieur, lui dis-je, voilà ce qu'il faut faire. Je vous connais, je sais ce que vous valez : vous avez du jarret, de la respiration ; faites-moi faire à cette jeune personne cinq minutes de valse, sans lui donner le temps de faire *ouf*. Si elle vous dit : « Assez, monsieur, assez !... » vous répondrez avec une espèce d'égarément : « Oh ! non, mademoiselle ! encore, encore !... » Vous aurez l'air d'être dans le ravissement de valser avec elle... Elle croira que vous êtes pris d'une folie de danser, comme dans *Gizelle*... Ça la flattera, même si ça la suffoque... Et au bout de cinq minutes de ce train-là, arrêtez-vous net sur place... et, vous penchant un peu sur son épaule... en extase... la valse autorise ces positions-là... écoutez sa respiration dans le dos... Si ça fait le bruit d'un soufflet, n'épousez pas... mais, si vous n'entendez rien, épousez ! »

(Fragment tiré de Ludovic Halévy.)

L'allemand et le megnattès.

On lào et on renâ s'êtiont einfatâ onna né dein onna câva po sè repêtrê, et tandi que medzivont, lo renâ fasâi état dè sailli que dévânt à tot momeint.

— Quin comerce fas-tou, lài fe lo lào, na pas tè dépatzi dè rupâ ?

— Oh bin, ye vé vairè se nion ne vint, kâ sè fou-drâi pas laissi attrapâ, se repond lo dzanliâo.

Mâ cein n'êtâi pas veré, kâ cé crouïo renâ ne saillessâi què po vairè se poivè adé passâ pè lo lermier ; et quand cheinte que sa panse avâi gonelliâ po poâi passâ tot justo, ne reintrâ pas, mâ coumein çâ à féré on détertin d'einfâi, po féré 'na farça ào lào. Ma fâi, lo boucan que fé reveillâ lè dzeins pè l'hotô, qu'alliront vairè cein qu'ein irè, et quand lo lào apêcut qu'on vegnâi, vollie décampâ assebin ; mâ l'avâi tant bafrâ, que restâ prâi dein lo lermier, iô lè dzeins l'assomiront tot net.

Eh bin, l'autro dzo, pè la Coûta, dein on veladzo proutso d'Aubouna, lài s'est passâ oquiè d'approtseint, tot que n'êtâi ni on lào, ni on renâ ; ma dou valets et on Allemand.

Lè z'effoliâosès étiont arrevâiès et traî galésès Savoyardès cutsivont dein on pâilo qu'avâi 'na fe-

nétra su la tserrière. Lè trài lulu ein quiestion, volhiron allà on dévai lo né contà cauquiès gandoisès à cliào megnattès, et coudiron passà pè la fenétra, qu'avài dàì barreaux, Yon dè cliào vallottets, qu'étài prào minçolet, passà coumeint 'na lettra à la pousta; mà quand l'Allemand vollie s'einfatà dedein, adieu Dian! Ne sé pas se l'avài trào medzi dè soupa, mà tantià que la tэта passà, avoué prào peina, l'est veré, kà sè riblià bin on bocon lé z'orolhiès; mà pas fotu d'allà plie einnant. Cé qu'étài restà défrou eut bio lo bussà, pas moïan de lo fèrè passà! et lo pe bio dè l'affèrè, c'est que quand vollie reteri sa tэта, pas mèche non plie, lè z'orolhiès sà crotsivont contrè lè barreaux, et fe d'obedzi dè dzourè quie. Lo pourro iàia sè trovavé pas à noce, et sè dou compagnons eurent bio lo trevougni, l'on pè la tэта, l'autro pè lè piutès, inutilo. Lè trài Savoyardès sè tegnont lo veintro d'ào tant que le recaffàvont, tandi que lo pourro diablo dzevatàvè ein tallematseint dàì tûfle et dàì tondrevette, mà sein poài *ietz*; et ne sé pas tant qu'à quand lài sarài restà, se n'étài pas passa perquie 'na brava dzein que crut d'aboo que y'avài dào fû et que l'étài lè pompiers que débagadzivont pè la fenétra; mà quand sù cein qu'ein irè et que l'eut recaffà son soù, l'eut portant pedi dào lulu, et l'est z'u queri dàì z'uti po lo poài raveintà dè perquie, kà l'ont étà d'obedzi dè démontà tot lo comerce: l'a failllu décellà lè barreaux, dépliaci la trablietta dè la fenétra, et sailli l'Allemand, que s'est reintornà tot vergognào, ein einvoyeint lè megnattès à ti lè diablo.

Connaissances utiles.

Vous connaissez tous les gros escargots, ceux des bois, des jardins, des haies. Eh bien, cassez leur coquille, et vous trouverez à l'extrémité de leur corps une petite vessie remplie d'une substance d'un aspect gras et gélatineux et d'une couleur blanchâtre. Cette substance est une sorte de colle avec laquelle vous pouvez réunir, souder, raccommoder des objets en pierre dure, en porcelaine, en verre, tels que pierre à aiguiser les faux, vaisselle, etc., etc. C'est de suite après l'avoir retirée de l'animal qu'on s'en sert; on ne saurait la conserver molle. On enduit de cette colle animale les parties des objets que l'on veut rejoindre et on laisse bien sécher. Après cela, l'adhérence devient si forte que si, par un coup ou une secousse, on essaie de disjoindre les parties réunies; on n'y réussit pas toujours. Une personne rapporte qu'après avoir réuni deux parties d'une pierre à fusil, grosse comme le poing, et l'avoir jetée avec violence sur le pavé, les parties lutées ne se détachèrent point. Il est aisé de recommencer l'essai; on casse de la porcelaine et de la vaisselle tous les jours, et l'on trouve des escargots en toute saison et presque partout.

Recette.

Le moment est venu d'indiquer à nos lectrices une excellente manière de faire la confiture aux cerises. La voici:

Les cerises dépouillées de leur queue et de leur noyau, vous les jetez dans un petit chaudron pou-

vant contenir, par exemple, dix kilos de fruit, vous ajoutez à cette proportion de six à huit kilos de sucre raffiné, selon que les cerises sont plus ou moins douces, selon leur état de maturité plus ou moins avancé. D'autre part, vous exprimez le jus de deux kilos de groseilles et de framboises (moitié par moitié) que vous délayez dans un peu d'eau, vous passez ce jus à la chausse et vous le mélangez aux cerises. Placez votre chaudron ou bassine sur le feu; à mesure que la cuisson se fait, écumez avec soin, c'est un point très essentiel; à partir de ce moment, veillez à ce que le fruit ne s'attache pas au fond du vase. Il ne faut guère plus d'une heure pour que la confiture soit cuite et il ne vous reste plus alors qu'à la mettre dans des pots humectés de rhum, ainsi que le papier qu'on y applique. Chaque pot enfin doit être recouvert de parchemin et tenu en lieu sec et aéré.

Au 9^{me} Chasseurs.

I

Chacun gagne sa vie comme il peut, n'est-il pas vrai, et il n'y a pas de déshonneur à se livrer au négoce des légumes secs. Telle fut la maxime que pratiqua tout de suite monsieur Grattepain en entrant dans la vie sociale.

Aussi, dès que, grâce au petit capital de six mille francs que lui avait apporté madame Grattepain, à titre de dot, il se vit installé dans le quartier de la Halle aux grains, avec son nom inscrit en grosses lettres au-dessus de sa porte, commença-t-il à s'estimer comme un homme heureux. Et, de fait, il l'était. Le Ciel ne lui avait-il pas octroyé les deux qualités les plus précieuses pour bien réussir en affaires, je veux dire la santé et le courage au travail?

A partir de ce jour-là, Grattepain suivit sans broncher la ligne droite que son bon sens lui avait tracée, et il ne s'en écarta pas d'une semelle. C'était le secret pour arriver sûrement au but et pour y atteindre plus vite que les autres.

Ah! dame, il se donna du mal. Pendant plus de vingt années, il appliqua toutes les ressources de son intelligence au triage avantageux des poids concassés. Pendant plus de vingt années, on le vit suer, peiner, besoigner, courir, se démener comme cinq cents diables d'enfer, dans le but d'acquérir des haricots et des lentilles à bon compte pour les revendre cher.

Enfin, à force de profiter avec à-propos des hausses et des baisses; à force de rudoyer ses employés et de sourire agréablement à ses clients; à force de mentir avec aisance et de berner les gens avec grâce: en un mot, à force d'exploiter avec habileté son fonds de commerce, Grattepain devint l'un des plus gros négociants de « la partie, » et il se retira des affaires à la tête d'une fortune évaluée en chiffres ronds à la somme de sept cent mille francs.

Il faut dire que Grattepain avait été aidé efficacement dans sa tâche par sa digne compagne. Celle-ci, en effet, par son esprit de sagesse et d'ordre, avait contribué, pour une large part, au succès extraordinaire de la maison.

Par malheur, la pauvre femme ne put ni assister au triomphe définitif, ni jouir du résultat du labeur commun. Elle mourut quelques années avant les événements qu'on va lire.

Grattepain se montra d'autant plus sensible à cette perte, que mademoiselle Grattepain se trouvait absolument hors d'état de remplacer sa mère, soit à la caisse, soit au comptoir.